



HAL
open science

Introduction de Les usages de l'usage

Béatrice Godart-Wendling, Sandra Laugier

► **To cite this version:**

Béatrice Godart-Wendling, Sandra Laugier. Introduction de Les usages de l'usage. Béatrice Godart-Wendling; Sandra Laugier. Les usages de l'usage, Iste editions, 2022, Sciences cognitives, 9781784058197. hal-03879373

HAL Id: hal-03879373

<https://hal.science/hal-03879373>

Submitted on 30 Nov 2022

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Introduction

Une linguistique sans observation de l'usage est-elle possible ? Cette question, qui *a priori* résonne comme un non-sens puisque la seule élaboration d'une grammaire ou d'un lexique exige de repérer des régularités dans la façon de parler et d'écrire des locuteurs d'une langue donnée, n'a cependant pas toujours reçue une réponse positive si le terme d'« usage » est appréhendé dans son sens contemporain de « ce que nous dirions quand » (*what we should say when* [AUS 94, p. 144]). La définition de ce qu'il faut entendre par « usage » a en effet fortement variée au cours des siècles, allant – pour le dire à grands traits – d'une conception où l'usage est restreint aux textes écrits des écrivains illustres pour passer à une approche où il correspond à la façon la plus noble d'écrire et de parler, pour enfin – et ce temps n'est pas si lointain – se rapporter aux exemples forgés par les seuls linguistes. Les fonctions et valeurs accordées à l'usage ont également été très fluctuantes : si l'adéquation avec la façon de parler du peuple est un des moyens rhétoriques reconnu pour remporter l'adhésion de celui-ci, les philosophes grecs considèrent toutefois qu'il n'est pas une voie pour atteindre le vrai et la première partie du XVI^{ème} siècle considérera que l'usage est si capricieux qu'il ne permet pas d'établir une grammaire. Nombreuses sont en fait les périodes de l'histoire où l'usage n'est convoqué que dans le sens de « barbarisme », d'« anomalie » ou de « déviance » par rapport à un bien parler. Se profile ainsi l'idée qu'il y aurait deux notions d'usage : celle contemporaine et que l'on retrouve aussi au Moyen-Âge et qui réfère au parler ordinaire des locuteurs et le « bel usage », c'est-à-dire la bonne façon de parler, et qui au cours des siècles a le plus souvent coïncidé avec l'usage écrit, littéraire, des grands auteurs. A cela s'ajoute, car il ne faudrait pas être naïf, que cette conception du bon usage continue de nos jours à flouter la récente acceptation du parler de l'homme de la rue en pérennisant une approche de l'usage en termes de « niveaux de langue ».

Appréhendant la notion d'usage d'un point de vue diachronique, l'objectif de ce livre est de retracer, de l'antiquité grecque jusqu'à la période actuelle, les diverses conceptions de l'usage, afin de mettre en évidence que le changement et même le renversement des valeurs attribuées à une notion peut donner lieu à l'apparition de

nouveaux paradigmes scientifiques. Ainsi, si le terme d'usage a toujours servi à dénommer le parler vulgaire et le bien parler, l'accent négatif mis pendant des siècles sur le parler ordinaire a eu pour conséquence que les études portant sur le langage se sont données pour programme de recherche la constitution d'une langue idéale, car totalement normée par les règles de la grammaire. Le retournement de situation en faveur du langage ordinaire effectué au siècle dernier par Wittgenstein, Strawson et Austin, joint à la possibilité de constituer de grands corpus, réceptacles de la variété des usages, a conduit en sciences du langage à l'émergence de deux nouveaux paradigmes : la linguistique fondée sur l'usage et la linguistique de corpus. Certes, l'influence de la philosophie analytique et de la philosophie du langage ordinaire sur les approches linguistiques n'a pas été aussi directe que ce que donne à penser cette dernière phrase, mais elle a grandement contribué à modifier, de par les concepts qu'elles mettaient à la disposition des linguistes (la distinction type/token, l'affirmation du rôle du contexte, etc.), l'appréhension qu'ils avaient de leur objet d'étude.

Le « tournant linguistique » en philosophie n'a donc pas été sans incidence (même indirecte) sur la réflexion proprement linguistique et ce livre, qui rend justice au fait que les premières observations à propos du langage naquirent dans le champ de la philosophie grecque, entend également rendre compte des interférences entre disciplines en soulignant l'apport de la philosophie contemporaine vis-à-vis des analyses linguistiques. De ce point de vue, la philosophie analytique puis la philosophie du langage ordinaire au XX^{ème} siècle constituent un moment crucial de la constitution du concept de l'usage, et leur référence à « ce que nous dirions » n'apparaît pas seulement avec Austin. L'intérêt pour le langage en tant que *réalité* et pas *idéalité* ou *capacité* permet cette convergence exceptionnelle avec la linguistique. Wittgenstein, qui a affiché dans les *Recherches Philosophiques* la nécessité de « ramener les mots de leur usage métaphysique à leur usage quotidien » [WIT 1953 §116], s'inscrit en réalité dans la continuité de sa première philosophie : le *Tractatus logico-philosophicus* [WIT 22], paradigme de la philosophie analytique, où il est déjà question du langage en tant qu'il est utilisé : dans le *Tractatus* il s'agit pour Wittgenstein de fixer une limite à la pensée, dans un projet similaire à celui d'une critique de la raison pure ; une reprise du projet kantien (tracer une limite entre science et non-science) exprimée ici en termes de sens : tracer les limites du sens, pour faire écho au titre du livre de Strawson sur la première Critique [STR 66] en délimitant le domaine de ce qui peut être pensé, et dit. Mais pour Wittgenstein, « La limite ne pourra donc être tracée *que dans le langage*, et ce qu'il y a au-delà de la limite sera simplement non-sens (*Unsinn*) ».

Mais quelle est la source du non-sens ? Là aussi, la réponse de Wittgenstein articule philosophie et linguistique. Wittgenstein met en garde contre « les

confusions dont est pleine la philosophie » [WIT 22, 3.324]. Le philosophe se laisse hypnotiser par l'existence, pour deux objets, d'un même *signe*. Or l'important, ce n'est pas le signe lui-même, mais ce dont il est la face perceptible [WIT 22, 3.32], à savoir le « symbole » (*Symbol*), qui détermine le sens de la proposition [WIT 22, 3.31]. Comment, dès lors, accéder au symbole ? La réponse de Wittgenstein est cruciale pour cette histoire de l'usage, et fait le lien entre sa première philosophie et la seconde, entre la philosophie analytique et la philosophie du langage ordinaire : « Pour reconnaître le symbole sur (*am*) le signe, il faut considérer l'usage pourvu de sens (*sinnvoller Gebrauch*) » [WIT 22, 3.326]. C'est « l'usage pourvu de sens » qui constitue la seule donnée que nous ayons du sens. Ainsi, dès le *Tractatus*, la limite du sens et du non-sens, cruciale pour toute la « première » philosophie analytique (on en connaît le rôle stratégique pour le cercle de Vienne) n'est ni déterminée par le « contenu empirique », ni par des règles de constitution des énoncés : elle est déterminée par l'usage. Une expression dénuée de sens est une expression à laquelle *moi* je ne donne pas de sens. A la fin du *Tractatus*, en 6.53, Wittgenstein précise « la méthode correcte en philosophie » : «... toujours, lorsqu'un autre voudrait dire quelque chose de métaphysique, lui montrer que, dans ses propositions, il n'a pas *donné de sens* à certains signes ». Une phrase dénuée de sens n'est pas une espèce particulière de phrase : elle n'a pas de sens parce que nous ne lui en avons *pas donné*. La notion d'usage émergente ici est ancrée dans la capacité humaine à faire sens, à donner du sens, à *signifier*. Le titre de Stanley Cavell, manifeste de la philosophie du langage ordinaire, fera écho à cette conception : *Must We Mean What We Say ?* [CAV 69]. Jacques Bouveresse a très bien exposé ce point dans *Dire et ne rien dire* :

« Lorsqu'un mot n'a pas de signification, cela veut dire qu'on ne lui en a pas donné une, et non qu'il ne peut en avoir une. Dans le cas des énoncés philosophiques, la question est moins de savoir s'ils n'ont pas de sens en eux-mêmes que de savoir si nous avons réussi ou même simplement cherché à en donner un. » [BOU 97, p. 119]

Que le sens soit ainsi donné par l'usage est un élément fort de continuité de l'œuvre de Wittgenstein. La philosophie analytique est donc indispensable à toute pensée de l'usage. Les principes du sens et du non-sens ne sont à chercher nulle part ailleurs que dans la réalité et la régularité des usages linguistiques : ce qui veut dire aussi, comme le dit Jocelyn Benoist, « qu'il n'y a pas de sphère autonome – c'est-à-dire autonome par rapport à la réalité linguistique – du sens sur laquelle la philosophie pourrait se donner une vue et une connaissance *a priori*, indépendante du répertoire de ces usages précisément » [BEN 97, p. 817]. La description des usages devient le cœur de la seconde philosophie de Wittgenstein. De là le caractère ethnographique que va prendre la philosophie du langage ordinaire, se détachant des

autres héritages et formes plus logico-empiristes de la philosophie analytique. Austin est certainement le représentant le plus explicite de la *méthode* du langage ordinaire, qui implique l'accord sur des usages :

« Pour moi, la chose essentielle au départ est d'arriver à un accord sur la question « qu'est-ce que nous dirions quand ». A mon sens, l'expérience prouve amplement que l'on arrive à se mettre d'accord sur le « qu'est-ce que nous dirions quand » telle ou telle chose, bien que je vous concède que ce soit souvent long et difficile ». [COL 62, p. 334]

Il s'agit bien pour Austin de produire un nouveau donné pour la philosophie « J'ajoute que trop souvent c'est ce qui manque en philosophie : un *datum* préalable sur lequel l'accord puisse se faire au départ ». Ce *datum*, c'est l'usage. L'exploration des usages est inventaire des formes de vie et exploration du réel : pour Austin, « nous ne regardons pas seulement les mots, mais également les réalités dont nous parlons avec les mots » [AUS 94, p. 182]. Parler des usages c'est alors parler du monde : le concept d'usage a donc d'emblée une portée réaliste, d'abord en nous ramenant à la réalité des pratiques du langage, ensuite en nous donnant des ressources pour *décrire* les détails du réel.

Le mot de « pratique » (praxis ou *practice*) ne suffit pas à rendre la plasticité de cet horizon de réalité et d'exercice quotidien auquel Wittgenstein renvoie les apories philosophiques. Il faut aussi ceux d'action et d'usage : *In der Praxis* des Gebrauchs der Sprache, dit-il [Dans la pratique de l'usage du langage]. On ne *comprend pas* d'abord le sens d'une règle pour, ensuite, éventuellement, *l'appliquer* : mais on en « use ». Les concepts de règle, de norme, de valeur... omniprésents en philosophie au début du XX^{ème}, sont dépassés. Chez Wittgenstein, la « règle » avant de *prescrire une action* ou son *but* doit être *énoncée dans le contexte d'une action*, c'est-à-dire d'un usage, d'une pratique. Sinon elle n'aura aucune effectivité, et par conséquent aucun « sens ». C'est ici sans doute que des rapprochements se comprennent avec d'autres problématiques de l'usage (comme celle de Foucault : « usage des plaisirs » [FOU 84]). Replacée dans la dépendance de l'usage, la « règle » ne tombe plus sous le coup de la grande opposition métaphysique entre proposition descriptive, assertion, et impératif, prescription. La distinction du théorique et du normatif en est relativisée, comme par la théorie des actes de langage.

L'usage en philosophie du langage renvoie à l'infinie variété des pratiques et formes de vie, et à la dimension pragmatique découverte par Austin et très largement analysée en linguistique. En ce sens, la philosophie contemporaine du langage opère

une nouvelle articulation entre philosophie et linguistique à travers la mise en valeur du concept d'usage.

Donner à voir les fluctuations des réseaux conceptuels, dans lesquels la notion d'usage a été successivement pensée, est aussi un des objectifs de cet ouvrage. Ainsi, pour ne prendre que trois états de cette évolution en sciences du langage, l'antiquité latine a appréhendé l'*usage* comme étant en opposition avec l'*analogie* et ce faisant l'a relégué à tout ce qui était de l'ordre de l'irrégulier et de non systématique dans la langue. Les prémisses d'un réseau fondé sur l'antagonisme *usage/grammaire* étaient ainsi posées, ouvrant la voie à l'étoffement ou à l'affinement de cette première dichotomie conceptuelle. L'usage entra ainsi en opposition avec les notions de *norme*, de *structure*, de *règle*, de *registre écrit* ... La période moderne modifia ce réseau en y introduisant explicitement la polarité *bon usage/mauvais usage* et cette refonte eut pour conséquence d'intégrer dans le réseau des constantes sociologiques (le parler du peuple, la façon de s'exprimer de la cour et du parlement) dont le rôle avait été jusqu'à lors minoré. En rendant justice au caractère pluriel de l'usage et en considérant que la grammaire se nourrit *des usages*, les études les plus récentes ont, quant à elles, profondément bouleversé cette carte conceptuelle en supplantant notamment le concept de règle par celui de fréquence et en substituant à la notion de *norme* celle de *préférence* ou de *tendance* des locuteurs. Dans ce cadre, des propriétés propres à l'usage, déjà mises en avant par certains théoriciens au Moyen-Âge (un mot qui n'est plus en usage disparaît, l'usage est créateur de polysémie, ...), peuvent être prises en compte tout en conservant l'approche sociologique initiée par Vaugelas.

Nous invitons donc les lecteurs à une réflexion commune sur le processus d'élaboration d'une notion dont l'émergence ne fut pas motivée par son caractère opératoire ou explicatif, et qui a acquis – par des méandres parfois inattendus – ses lettres de noblesse jusqu'à devenir de nos jours un concept incontournable ; au point qu'on parle désormais de réhabilitation de la philosophie du langage ordinaire, tombée en désuétude durant la seconde moitié du XX^{ème} siècle mais redécouverte aujourd'hui que les promesses du cognitivisme n'ont guère éclairé le réel du langage. L'usage, à l'histoire si riche et signifiante, sera bien le concept pour le XXI^{ème} siècle.

Présentation des contributions

Après avoir souligné le lien que la notion d'usage entretient avec la question de l'origine du langage et de la relation qui unit les mots aux choses, **Pierre Chiron** met en évidence l'ambivalence que les périodes grecques classique et hellénistique connurent vis-à-vis de l'emploi de l'usage (i.e. la façon de parler habituelle ou en

vigueur) comme possibilité d'énoncer un discours vrai et/ou qui remporterait l'adhésion du public. Soutenant une position naturaliste de la dénomination, bien connue sous l'appellation de Cratylisme, Platon considère ainsi que l'usage que font les poètes – comme Homère – du langage correspond à un emploi dénaturé de celui-ci où les mots n'y reflètent plus les choses qu'ils désignent. La corrélation originelle mots-choses étant perdue, la seule concession qui peut être faite à l'usage est que celui-ci soit la résultante, grâce à un acte de définition, d'un accord de la part des locuteurs. Aristote, qui adopte quant à lui une position conventionnaliste de la dénomination, fera une part plus belle à l'usage des mots en lui conférant dans la *Rhétorique* la fonction d'assurer la compréhension du locuteur ordinaire. Le recours à l'usage est donc – comme y insiste Chiron – « instrumentalisé » et ne doit pas faire oublier qu'Aristote le contrebalance en argumentant de la nécessité d'employer des tournures peu usuelles, comme la métaphore, pour susciter du plaisir ou un sentiment d'étrangeté de la part de l'auditoire. L'objectif poursuivi est ici non seulement philosophique (la capacité du langage à dire le vrai ou à démontrer un fait), mais également à visée pratique, car il s'agit de réussir à convaincre les locuteurs du bien-fondé de l'argumentation déployée. De fait, il faut attendre la période hellénistique pour que le terme déjà existant de *synèthesia* reçoive une première théorisation grâce aux travaux de Demetrios qui le caractérisera comme la somme d'habitudes linguistiques partagées par la communauté grecque. Si dans ce cadre, le recours à l'usage peut être valorisé en ce qu'il permet de conférer aux énonciations une certaine « fluidité », l'influence d'Aristote restera toutefois prégnante et conduira à discréditer en fonction du but visé l'emploi de la langue usuelle dans l'exercice de la déclamation cher à Demetrios. L'usage, pensé dans ce contexte téléologique, se trouve alors *de facto* connoté, car pris dans les filets d'une pensée qui ne peut le situer du côté de l'élégance et de la grandeur.

Abordant, pour la période gréco-latine, la question de l'usage dans une perspective plus strictement linguistique, **Marc Baratin** retrace les différentes phases ayant permis à cette notion d'émerger vers les 2^{ème} et 1^{er} siècles avant Jésus Christ. La première étape coïncide avec la fondation de la Bibliothèque d'Alexandrie qui constituera un lieu propice pour les premières analyses philologiques qui mettront, entre autres, en regard les tournures linguistiques caractéristiques des textes littéraires avec l'usage du langage propre aux bibliothécaires philologues. L'apparition des premières grammaires sera à l'origine de la seconde phase et sa spécificité sera d'opposer la langue, conçue comme un système de régularités, à l'usage, lieu où l'expression déroge aux principes rationnels identifiés dans la langue. Baratin souligne ainsi que Varron oppose « l'usage (*usus* ou *consuetudo*) au caractère systématique de la langue (*ratio*) » dans une approche originale mettant au centre le point de vue des locuteurs. Ainsi si la communauté (*populus*) a tendance à préserver le système que constitue la langue en

neutralisant les écarts dus à l'usage, les individus (*singuli*) jouent à la fois sur les plans de la *ratio* et de l'*usus* en insérant dans leur dire respectueux des règles de la langue des expressions ou tournures en rupture d'avec le caractère systématique de celle-ci. L'orateur, quant à lui, se doit de suivre l'usage pour assurer l'intelligibilité de son discours vis-à-vis de son auditoire et le seul autorisé à déroger à la *ratio* et à l'*usus* est le poète pour qui ces deux paramètres conte-carreraient son processus créatif. En contrastant ainsi ce qui doit se dire (la *ratio*) à ce qui se dit effectivement (l'usage), les grammairiens latins en viennent paradoxalement à souligner le caractère relatif et pluriel de l'usage ; processus qui donnera lieu à l'établissement d'une série d'opposition mettant en jeu des qualificatifs tels que actuel/ancien, fréquent/rare, relevé/relâché. L'usage est alors pensé – et ce point est flagrant chez Priscien – comme un continuum allant des formes attestées les plus fréquentes à celles qui n'apparaissent qu'épisodiquement. Dans cette perspective qui puise ses attestations aussi bien chez les auteurs anciens (Térence, Sallustre, Cicéron, etc.) que dans des énoncés forgés par Priscien lui-même, l'usage « courant » n'est pas perçu comme un objet d'étude privilégié et ce n'est que par le détour d'un traité de Consensius, qui y puisera ses exemples pour dénoncer les barbarismes, que cette forme d'usage sera mise en avant. A la dichotomie première opposant la langue à l'usage se profile au V^{ème} siècle une nouvelle configuration où la norme sert d'étalon à l'usage.

Parcourant la vaste période allant de la fin du XI^{ème} siècle à celle du XIV^{ème}, Frédéric **Goubier** souligne tout d'abord que la notion d'usage (*usus*), peut théorisée mais fréquemment employée dans les domaines de la rhétorique, de la grammaire, de la logique et de la théologie, possède au Moyen-Âge une signification proche de celle que lui attribuera la philosophie du langage ordinaire au XX^{ème} siècle ; à savoir l'emploi effectif que les locuteurs font des mots (c'est-à-dire des/appelés « termes »). Le cadre général dans lequel est pensée la notion d'usage diffère cependant de celui dans lequel s'enracine la réflexion wittgensteinienne, car les médiévaux appréhendent l'usage par le biais de la question de la sous-détermination de la signification et des conditions de vérité des énoncés par leur forme de surface. Dans cette perspective, s'intéresser à l'usage revient à considérer comment les termes acquièrent leurs propriétés sémantiques et l'auteur met en relief que l'usage des mots est toujours pensé en opposition avec les propriétés intralinguistiques que ceux-ci possèdent en dehors de leur emploi dans un contexte. Deux types d'approche peuvent alors être dégagées. La première – que l'on retrouve dans les travaux d'auteurs aussi divers que Auribafer, Buridan ou Bacon – considère que l'usage a une incidence sur les propriétés sémantiques des termes et Goubier s'attache à montrer la spécificité de chacun de ces théoriciens, dont aucun cependant ne considère que la signification d'un mot puisse être réduite à son usage. La seconde approche fait une utilisation supplétive de l'usage en lui assignant le rôle de

compléter les propriétés intralinguistiques des termes, lorsque leur signification est sous-déterminée dans la forme de surface de l'énoncé dans lequel ils interviennent. Le recours à l'usage est également perceptible dans les analyses qui traitent de la déviance linguistique et l'examen de la question de la complétude sémantique des énoncés est l'occasion de mettre en évidence l'importance de la notion d'*intention* en regard de la portée accordée à l'usage. L'examen du tournant sémantique opéré par Ockham au XIV^{ème} siècle prolonge cette réflexion en montrant que l'usage doit aussi être pensé en fonction du *vouloir dire* du locuteur et l'existence d'un Statut émis en 1340 par la Faculté des arts préconisant de donner la préférence aux *vouloir dire* des auteurs pour déterminer la valeur de vérité de leurs énoncés conduit Goubier à défendre l'idée que l'usage joue un rôle de révélateur vis-à-vis de la notion de sens littéral. L'usage, au Moyen-Âge, entre donc dans un réseau d'opposition toute autre que ceux esquissés par les siècles précédents et conduit à mettre l'accent sur des notions – la sous-détermination, l'intention, le vouloir dire, le sens littéral – qui n'avaient guère été l'objet de théorisation.

Entrant en résonance avec certaines idées développées par Marc Baratin et Frédéric Goubier, le chapitre consacré à l'émergence de la notion de « bel usage » rédigé par **Danielle Trudeau** met en évidence que l'attention portée au latin et aux langues vulgaires aura pour conséquence de faire fluctuer, du XIV^{ème} au XVII^{ème} siècle, le rapport que l'usage entretient avec la grammaire. Dante scindera ainsi usage et grammaire en les situant respectivement du côté des langues maternelles et du latin et défendra l'idée que les langues vulgaires tirent leur suprématie vis-à-vis du latin de leur mode d'acquisition qui ne se nourrit que de l'usage. Si la volonté aux XV^{ème} et XVI^{ème} siècles de restaurer la langue latine dans son état originel, joint à l'intérêt porté aux dialectes et langues régionales, auront pour incidence de maintenir cette dichotomie usage/grammaire en inversant le système de valeurs que Dante leur avait associé, les travaux d'auteurs tels que Laurent Valla ou Alberti feront évoluer ce paradigme en mettant en évidence que certaines expressions et constructions latines violent, d'une part, les règles de la grammaire et de l'analogie et que les langues vulgaires sont, d'autre part, également régies par des règles grammaticales, puisque les locuteurs en réussissant à communiquer entre eux attestent de la présence de telles régularités. A un usage jugé « capricieux » et évoluant indépendamment de la grammaire se substitue peu à peu l'idée soutenue, entre autres, par Guillaume Budé et les Estienne que grammaire et usage ne forment pas un couple antagoniste et le milieu du XVI^{ème} siècle, grâce aux travaux de Louis Meigret, s'attachera à dégager ces règles grammaticales qui gouvernent l'usage. Il s'ensuit une inversion du rapport entre grammaire et usage où la première devient au service de celui-ci. Autrement dit, comme le souligne Trudeau, « l'usage n'est plus le contraire de la grammaire, il en est la source ». Etablir la grammaire des langues vulgaires devient alors un objectif jugé réalisable qui, cependant, ne sera pas atteint

en observant la façon de parler des locuteurs, mais en se référant à l'usage du français écrit et en prenant en compte la fréquence d'emploi des mots et des constructions. Il en résulte l'invention d'une langue unifiée, correspondant à un usage soutenu du français parlé issu de l'écrit, où la variation propre à l'oral et aux régionalismes se trouve neutralisée. Face à cette conception d'une langue idéale, l'apport de Charles Favre de Vaugelas au XVII^{ème} siècle sera de réinverser le rapport que la grammaire entretient avec l'usage en les séparant de telle façon que le bon usage ne soit plus synonyme de grammaire. La position défendue est qu'il faut renoncer à systématiser les observations sur le bon usage, car celui-ci coïncide avec la langue parlée par « la plus saine partie » de l'élite sociale. Dans cette perspective, la langue est donc susceptible d'être employée selon deux usages : le « mauvais » pratiqué par le plus grand nombre (la classe des serviteurs) et le « bon » parlé à la cour et au parlement. Dans le sillage de Quintilien, Vaugelas consacre ainsi, comme y insiste Trudeau, « le principe de la motivation sociale de la norme » en désignant « un groupe socialement, politiquement ou intellectuellement dominant comme la source de la langue légitime ».

Alors que cette conception de l'usage perdurera pendant plus de deux siècles en linguistique, la philosophie du XIX^{ème} siècle – par le biais des travaux de Charles Sanders Peirce – proposera une approche originale de l'usage telle que « le sens d'un signe est à chercher dans l'usage pratique qui en est fait ». Etablissant des parallèles avec la philosophie de Wittgenstein, **Christiane Chauviré** souligne que le pragmatisme de Peirce, qui se présente comme une méthode d'élucidation du *sens* des « concepts intellectuels », repose sur une sémiotique triadique régie par une relation logique primitive (la relation-signe) qui lui permet de modéliser l'usage comme correspondant à un processus dynamique où les signes en situation et en acte produits pour renvoyer à un objet donneront lieu à l'énonciation d'un autre signe référant au même objet. En soi, ce processus d'enrichissement du sens, qui présuppose qu'il y ait au moins un locuteur et un allocutaire (qui, dans certains cas, peuvent coïncider), est pensé comme étant sans fin et toujours orienté unidirectionnellement vers le futur. Il en résulte une approche de l'usage où le sens des mots n'est jamais figé (ou épuisé) et où la pensée se définit par l'emploi *dans la pratique* qu'elle fait des signes. Chauviré met ainsi nettement en évidence que, contrairement à l'approche cartésienne, la pensée se définit pour Peirce comme un « would be » formé des potentialités « réelles » que les significations des signes pourraient endosser en fonction des expériences pratiques que le locuteur réalisera dans le futur. Transposé au niveau des propositions, cette thèse du caractère inépuisable du signe en usage signifie que toute proposition correspond de fait à une conditionnelle qui ne renvoie pas simplement à l'expérience présente, mais qui pointe également vers l'ensemble des expériences possibles dans le futur. En ancrant ainsi l'usage dans la pratique effective (réalisée ou à venir), la sémiotique peircienne

donne leur assise dans un même mouvement à deux idées particulièrement novatrices qui seront au cœur de la pragmatique du XX^{ème} siècle. La première consiste à soutenir que toute proposition est de nature essentiellement indexicale, puisque pour faire sens elle doit comporter un signe efficient (un index) lui permettant de se rapporter à quelque chose de réel. La seconde préfigure le concept d'acte illocutoire défini par J.L. Austin en mettant en avant que l'usage d'une proposition revient à réaliser un acte de langage tel que le locuteur présente son dire comme étant vrai, mais invite aussi son interlocuteur à croire ce dit. Il s'ensuit que par l'usage des signes, tout locuteur engage sa responsabilité vis-à-vis d'autrui et se met en position de subir des mesures de rétorsion si son dire est faux. L'effet perlocutoire, mis au second plan dans les approches austinienne et searlienne, s'avère donc central pour Peirce qui ne peut concevoir, comme l'expose Chauviré, « un acte locutoire qui ne soit [pas] déjà engagé dans ses conséquences pratiques ». Dans cette perspective où le rôle de l'usage revient en partie à induire une croyance chez autrui, le pragmatisme de Peirce confère donc à l'usage une dimension morale et sociale empreinte d'axiologie.

Le chapitre de **Layla Raïd** interroge la place de l'expérience vécue des mots dans l'usage du langage, en prenant appui sur la philosophie du langage de Wittgenstein, et sur ses différents héritages chez Charles Travis, Stanley Cavell et Cora Diamond. En distinguant différentes manières d'être contextualiste après Wittgenstein, l'auteure souligne dans un premier temps les enjeux de la caractérisation de la signification comme usage, ainsi que les arguments, développés en particulier au début du *Cahier bleu*, contre l'idée que la signification serait essentiellement une entité mentale. Dans un deuxième temps, Raïd présente la manière dont Wittgenstein revient cependant, après cette critique, sur la question d'une vie psychologique du langage, en interrogeant la place de l'expérience vécue des mots dans l'usage du langage. Plusieurs cas différents où nous décrivons de telles expériences sont explorés, en posant la question suivante : l'expérience de la signification peut-elle être décrite en termes d'usage, ou bien est-elle, au contraire, insoluble dans l'usage ? Contre la seconde branche de l'alternative, l'auteure montre comment l'expérience vécue des mots exige en réalité un affinement du concept d'usage, de telle sorte que celui-ci récupère cette expérience comme une de ses dimensions. L'expérience des mots compte alors dans la communication, dans la mesure précise où elle est reprise par l'usage. L'auteure distingue alors un usage esthétique, partageable, des mots, qui a la caractéristique particulière d'être non-paraphrasable. Les exemples principaux d'usage esthétique des mots considérés concernent l'expérience vécue des noms propres, et sont développés à partir d'une lecture des *Recherches philosophiques* et des *Remarques sur la philosophie de la psychologie* de Wittgenstein. Raïd s'appuie également sur deux types différents de textes littéraires, d'un côté, la *Recherche du temps perdu* de Marcel Proust, et, de

l'autre, les fictions anthropologiques de Ursula Leguin. Cet usage esthétique est alors distingué, dans une dernière partie, du cas spécifique des perceptions synesthésiques du langage.

Sandra Laugier revient sur la question de l'usage dans la première philosophie de Wittgenstein et plus particulièrement dans le *Tractatus logico-philosophicus* mais aussi dans la « Conférence sur l'éthique » où Wittgenstein, quoique ne renonçant pas à la thèse du non-sens des « propositions » de l'éthique affirmée dans le *Tractatus* s'intéresse aux usages du langage éthique « ordinaire » – et ce, non à titre d'illustrations, mais pour eux-mêmes. Il continue à défendre l'idée d'un non-sens des termes et propositions éthiques, mais examine de plus près leur usage. Plus tard, Wittgenstein s'intéresse aux usages particuliers du vocabulaire éthique et esthétique et, dans ses cours de Cambridge des années 1930, à ce qui relie entre elles les significations de « bon » et « beau » dans leurs différents usages quotidiens. Sandra Laugier s'intéresse à la redéfinition de l'éthique qui est opérée par l'attention à « ce que nous dirions ». Pour décrire la compréhension éthique, il faudrait décrire tous les usages de mots particuliers, dont une définition générale ne peut *rendre compte*. L'usage est indissociable du particularisme, de l'attention aux contextes et situations spécifiques. La question à explorer est bien la possibilité d'une éthique immanente aux usages du langage, mais aussi le rapport entre règle et usage. L'étude des usages est inventaire des formes de vie : pour Austin, « ce que nous dirions quand ». Il s'agit de dire non seulement 1) ce que nous disons (de la concordance, de l'accord *dans* le langage, thématisé constamment chez le second Wittgenstein) mais aussi « quels mots employer dans quelles situations » : ce qui est adéquat aux *circonstances*. On reviendra sur le slogan : « nous ne regardons pas seulement les mots, mais également les réalités dont nous parlons avec les mots ». Le langage de la description est outil de focalisation, associé à l'accord et à la perception. La question de la description supplante celle de la communauté de sens, longtemps mise au centre de la philosophie du langage ordinaire. Très important alors est le passage accompli chez Cavell de la question du langage commun et des usages à celle de la forme de vie *dans* le langage, qui n'est pas seulement le partage de structures sociales, mais de tout ce qui constitue le tissu des existences et activités humaines. Il ne suffit pas, pour Wittgenstein, de renvoyer à *la pratique*. La question centrale devient celle de la définition de l'usage et de ce qu'on sélectionne comme tel (« convenable », bon usage). C'est l'intuition fondamentale d'Austin : le langage lui-même est à percevoir, comme pratique contextualisée, cadrée, et c'est comme pratique qu'il va « aller », coller ou pas. *Fit* désigne ainsi un concept qui n'est plus la correspondance ou même la correction, mais désigne le caractère approprié, convenable de l'énoncé en la circonstance : ça va, ou ça ne va pas. C'est le sens éthique de l'ajustement du langage au réel, de la « conformité » ou de la justesse que

ce chapitre s'efforce de clarifier afin de rendre compte des usages philosophiques de l'usage.

Béatrice Godart-Wendling explore le contre-pied de cette attention portée à l'usage en examinant un pan de l'histoire de la linguistique américaine allant de son émergence avec les travaux de Franz Boas jusqu'à la théorisation chomskyenne. Ce faisant, l'auteure montre tout d'abord que les premières études mettent au centre de leurs préoccupations l'usage, car il s'agit de recueillir la façon de parler des Amérindiens et de comparer les propriétés de leurs langues avec les principales langues européennes décrites à partir de catégories gréco-latines. Le rapport établi par Edward Sapir entre le langage, la pensée, l'expérience et la culture pose au cœur du dispositif – de par les recueils de chants, rites religieux, proverbes – la dimension sémantique de l'usage et il en résulte que l'analyse ne se cantonne pas à répertorier les sons distinctifs ou les spécificités grammaticales et morphologiques de ces différentes langues. Dès 1935, Leonard Bloomfield opérera cependant un tournant assez drastique vis-à-vis de l'usage en le réduisant à n'être qu'un « matériau vide de sens ». L'idée est qu'il faut construire une linguistique scientifique ; objectif qui, de par les très grandes variations dues à l'usage, ne peut être atteint que si l'on confie l'étude de la signification à la psychologie qui en rendra compte grâce à un modèle mécaniste. Profondément influencé par l'approche bloomfieldienne, Zellig Harris lui donnera alors un prolongement en littéralisant l'usage, c'est-à-dire en représentant ce matériau vide de sens par des lettres à partir desquelles des opérations formelles pourront être définies. Cette disparition de l'usage se poursuit dans la réflexion de Noam Chomsky qui, d'une part, pose que les données langagières ne disent rien en elles-mêmes et qu'elles s'avèrent insuffisantes pour donner un fondement théorique à l'acquisition du langage. Le changement de statut épistémologique de l'usage dans la théorie, joint à l'hypothèse innéiste, contribuent ainsi à la réduction de l'usage à une peau de chagrin où celui-ci ne trouve à s'exprimer que dans le choix d'un ensemble de phrases idéalisées postulé par le linguiste sur la base de sa compétence. A la question « une linguistique sans usage est-elle possible ? », ce chapitre montre qu'il peut en effet en être ainsi et identifie les différents paramètres qui, s'ils sont mis en œuvre conjointement, conduisent à élaborer des théories linguistiques à partir d'une observation de l'usage quasi-inexistante ou dénaturée.

Si l'émergence des grammaires formelles au XX^{ème} siècle donna ainsi lieu, pendant près de soixante-dix ans, à un désintéressement certain vis-à-vis du rôle de l'usage dans la constitution des théories syntaxiques américaines, l'ouvrage de Langacker, *Foundations of Cognitive Grammar* (1987), inversa complètement cette tendance en mettant en place l'idée de « modèle fondé sur l'usage » (*usage-based model*). **Dominique Legallois** retrace ainsi le contexte d'apparition de ce type d'approche qu'il qualifie de « profondément empirique, non dérivationnel et

maximaliste » et explicite les principaux concepts (le répertoire, la fréquence, l'ancrage, ...) et modes de raisonnement (la schématisation, la catégorisation, ...) mis en œuvre par la Grammaire Cognitive. L'accent se porte ensuite sur l'utilisation que les psycholinguistes, tels que Tomasello, ont fait de ce type de modèle pour rendre compte de l'acquisition du langage par l'enfant. Cette partie donne alors à voir les principales étapes (structure avec un mot pivot, élaboration d'îlots verbales, etc.) qui sous-tendent le développement non linéaire de l'acquisition du langage par les enfants de 18 mois à 3 ans (à partir de 18 mois). Deux débats actuels, sur lesquels les linguistes n'ont guère prise, sont alors abordés : la question des niveaux de catégorisation où s'élabore la grammaire des locuteurs et la nature de la relation (unidirectionnelle ou bidirectionnelle) que les unités lexicales entretiennent avec les constructions auxquelles elles participent. Legallois soupèse ainsi les avantages apportés par chaque solution proposée en montrant notamment que si l'approche en termes d'exemplaires (*token*) semble plus coûteuse mémoriellement que celle qui en appelle à la notion de prototype (*type*), elle s'avère néanmoins plus pertinente pour « expliquer avec succès pourquoi et comment les structures des adultes mêmes, sont incrémentiellement modifiées sur de longues périodes ». S'intéressant à la question de l'incidence que peut avoir la linguistique basée sur l'usage pour discriminer les différents genres discursifs, Legallois souligne les résultats obtenus par Biber tout en relevant que deux chantiers restent à explorer ou à travailler : réussir – comme l'avait indiqué Sueur – à prendre en compte les informations sociales inhérentes aux genres et spécifier la dimension « textuelle » des unités en rendant justice au fait que leur localisation est en partie prédéterminée dans certains genres.

Dans le domaine des sciences du langage, la primauté accordée à l'usage dès la fin des années quatre-vingts ne doit cependant pas donner à penser que tous les domaines de la linguistique (phénomènes linguistiques) se plient à cet engouement. **Jean-Claude Anscombre** montre ainsi à propos des formes sentencieuses qui font partie d'un savoir commun d'origine anonyme (telles que « Au royaume des aveugles les borgnes sont rois ») que la lexicologie peut ne pas faire grand cas de l'usage. Se plaçant dans un premier temps d'un point de vue métalinguistique, Anscombre met ainsi en évidence que la multiple terminologie (proverbe, adage, dicton, sentence, précepte, maxime, ...) en usage dans les dictionnaires et les recueils de proverbes et locutions pour désigner ces formes a pour conséquences fâcheuses de donner lieu à des définitions circulaires ou d'attribuer à tort à des mots de la langue usuelle le statut de concepts opératoires. L'analyse de l'usage fait de ces parémies par les dictionnaires et les recueils le conduit alors à dégager des constantes (ces formes sont toujours citées hors contexte, les variantes n'ont pas le droit de cité, leurs gloses sont peu pertinentes, etc.) dont l'examen conduit à souligner les présupposés qui implicitement structurent les entrées de ces types d'ouvrages. Les dictionnaires ainsi reposent sur une sémantique lexicale

référentialiste qui ne leur permet pas, contrairement à une approche en termes de stéréotypes, d'appréhender les parémies comme des parties constitutives du sens des unités lexicales et les recueils de proverbes et locutions contribuent, en les présentant comme telles, à renforcer la conception folklorique que l'on a de ces formes. Cette enquête des présupposés tacites qui régissent l'usage des parémies se poursuit par l'examen de la place que ces formes sentencieuses occupent dans les corpus. Pour ce faire, Anscombe observe la fréquence de cinq cents proverbes actuels dans trois types de corpus représentatifs de différents niveaux de langue (le français littéraire normé, la version écrite du français de la télévision, le français parlé courant). Les résultats obtenus, et qui témoignent de la persistance au XXI^{ème} siècle de la conception du bon usage analysée par Trudeau, conduisent à mettre en lumière que les proverbes sont encore pensés comme relevant du français oral populaire, dont la forme grammaticale est déviante et qui expriment un savoir d'expérience qui ne permet pas de fonder un raisonnement rationnel. La norme du bien parler continue de jouer de nos jours son rôle de tamis en ostracisant certaines formes d'usage de la langue française.

La linguistique de corpus se situe à l'opposé de cette perspective. Bénéficiant de la constitution des gros corpus écrits ou oraux qui ont été établis pour de nombreuses langues et de la possibilité offerte à partir des années 2000 d'effectuer, grâce aux annotations, non seulement des recherches de mots mais aussi de structures, ce type de linguistique, qui use des comptages statistiques, conduit à investiguer les langues à l'aune de la notion de préférence pour telle ou telle variante de construction et, ce faisant, rompt d'avec la perspective classique qui classifiait les phénomènes en termes de grammatical/agrammatical ou de correct/incorrect. **Anne Abeillé, Benoît Crabbé et Juliette Thuilier**, après avoir rappelé le processus de constitution de ces vastes corpus de référence qui donnèrent lieu à l'apparition de grandes grammaires descriptives ou plus théoriques, soulignent la nécessité pour éviter l'éparpillement en sous-variétés des données, d'élaborer des modèles plus généraux pour les langues et le langage en général qui établissent un lien entre les usages et le fonctionnement cognitif des locuteurs et adossent, par là-même la linguistique de corpus à une linguistique de type expérimentale. Ayant montré – à propos de la place antéposée ou postposée que certains adjectifs épithètes peuvent prendre en français – les limitations d'une perspective uniquement basée sur les pourcentages, les auteurs argumentent en faveur des modèles statistiques multivariés qui présentent des avantages de trois ordres : identifier les facteurs qui influent sur le choix des structures, quantifier l'impact de ces facteurs et proposer des approches pouvant prédire de nouveaux usages. Les résultats obtenus pour la place de l'épithète dans le corpus *French TreeBank* sont alors exposés et cette partie est l'occasion de souligner que les statistiques liées à des structures grammaticales permettent d'obtenir, en regard de celles ayant pour objet des données lexicales, des conclusions *a priori* plus

transposables à d'autres corpus. Les auteurs mettent alors en évidence que les résultats obtenus par la linguistique de corpus peuvent être corroborés par deux expériences comportementales qui offrent également la possibilité d'affiner les résultats en décorrélant les facteurs impliqués afin d'évaluer leur rôle respectif. Insistant sur le fait que les contraintes dégagées sont interprétées comme le reflet de préférences cognitives inconscientes de la part des locuteurs, Abeillé, Crabbé et Thuilier montrent la pertinence de l'hypothèse expérimentale consistant à soutenir « qu'une phrase est d'autant plus facile à traiter que la longueur globale des dépendances est minimisée ». Illustrant cette tendance des locuteurs sur les groupes nominal et verbal en français, l'examen souligne que ce « principe des termes croissants » s'observe dans d'autres langues (y compris celles à tête finale), et que cette préférence pour l'ordre des mots peut aussi être expliquée par l'hypothèse concurrente, mais non incompatible, de la densité d'informations uniforme. Si le coût lié à la production et à la diffusion de corpus oraux spontanés entrave encore le champ d'application de la linguistique de corpus, la primauté accordée aux usages en tant qu'unique objet d'étude s'accompagne de l'emprunt de méthodes à la psycholinguistique ; conduisant ainsi à tisser un nouveau lien très étroit entre les sciences du langage et la psychologie expérimentale.

Nos remerciements vont à tous ces auteurs qui ont accepté de collaborer à cette réflexion sur la notion d'usage, afin d'offrir aux lecteurs une vue en diachronie de l'évolution parfois en méandres des conceptions de l'usage, mais aussi une cartographie des différents réseaux conceptuels dans lesquels l'usage ou les usages ont été successivement pensés. Les études actuelles qui mettent au cœur de leur dispositif l'usage témoignent, de par leur problématique, qu'un concept est toujours porteur des programmes de recherches qu'il permet de penser.

Bibliographie

- [AUS 91] AUSTIN J.L., *How to do things with words*, Oxford, Clarendon Press, Oxford, New York, 1962. Traduction française G. Lane, *Quand dire c'est faire*, Seuil, Paris, 1970. Réédition Points-Seuil, postface de F. Recanati, 1991.
- [AUS 94] AUSTIN J.L., *Philosophical Papers*, Oxford, Clarendon Press, Oxford, New York, 1962. Traduction française par L. Aubert et A. L. Hacker, *Écrits Philosophiques*, Seuil, Paris, 1994.
- [BEN 97] BENOIST J., « Le sens, le non-sens et les limites de la philosophie », *Critique*, vol. 606, p. 811-836, novembre 1997.
- [BOU 97] BOUVERESSE J., *Dire et ne rien dire*, Editions. J. Chambon, 1997.

- [CAV 69] CAVELL S., *Must We Mean What We Say ?*, Cambridge, Cambridge University Press, 1969. [Traduction française *Dire et Vouloir Dire*, S. Laugier et C. Fournier, Le Cerf, 2009]
- [COL 62] COLLOQUE PHILOSOPHIQUE DE ROYAUMONT, *La Philosophie analytique : 4^{ème} Colloque philosophique de Royaumont 1958*, Éditions de Minuit, Alençon, France, 1962.
- [FOU 84] FOUCAULT M., *L'usage des plaisirs. Histoire de la sexualité II*, Gallimard, Paris, première parution en 1984.
- [STR 66] STRAWSON P. F., *The Bounds of Sense. An Essay on Kant's Critique of Pure Reason*, Routledge, Londres, 1966.
- [WIT 22] WITTGENSTEIN L., *Tractatus logico-philosophicus*, London, Routledge & Kegan Paul, 1922. [Traduction anglaise par C. K. Ogden et F. P. Ramsey. Traduction française par G.-G. Granger, Gallimard, Paris, 1993]
- [WIT 53] WITTGENSTEIN L., *Philosophische Untersuchungen*, G. E. M. Anscombe, G. H. von Wright & R. Rhees (eds.), Oxford, Blackwell, 1953 [seconde édition 1958. Traduction française par F. Dastur et al., Gallimard, Paris, 2004]